

Avertissement préalable :

Les images du diaporama qui accompagne ce texte ont été tirées pour la plupart soit des livres de Giovanni Guareschi en ma possession, soit des sites internet consacrés à cet auteur :

<http://www.giovanninoguareschi.com/>

<http://www.mondoguareschi.com/>

Les plus précieuses sont celles que nous devons à l'obligeance de la famille Guareschi, et en particulier Monsieur Alberto Guareschi, qui nous a permis de visiter leur musée privé.

Certaines images proviennent également de la collection Minardi,

Giovannino Guareschi.

Comme la grande majorité des français à qui ce nom dit quelque chose, c'est par les personnages truculents de Don Camillo et Peppone que j'ai fait connaissance avec cet auteur. Par les films, et en particulier le premier de tous, le « don Camillo » de Julien Duvivier, admirablement servi par Fernandel et Gino Cervi. Mais aussi par une traduction française du « Petit monde de don Camillo » que j'avais eu la chance de trouver dans la bibliothèque familiale. La lecture de cet ouvrage m'avait fait pressentir les qualités humaines de l'auteur, tout particulièrement la préface. Lorsque, grâce à la patience et aux qualités pédagogiques de Mme Michel j'ai commencé à avoir quelques notions de l'admirable langue italienne, j'ai tout naturellement eu envie d'en savoir plus, sur don Camillo et Peppone, bien sûr, dans un premier temps, mais aussi sur l'auteur qui les a fait naître. Et j'ai découvert, derrière le petit monde de Don Camillo et Peppone, le petit monde d'un homme, avec un parcours assez intéressant sur le plan humain. Et derrière ce petit monde de Giovanni Guareschi, le monde de l'Italie, en particulier l'Italie d'après-guerre, où Giovannino a joué sa partition, avec une fougue et une liberté de parole qui sont sa marque de fabrique –et qui lui ont valu pas mal de déboires-. Avec toute son humanité aussi, et c'est ce qui fait la grandeur du personnage.

Et ce sont ces découvertes que je voudrais partager avec vous.

Giovanni Guareschi s'étonnait beaucoup qu'un « uomone », un gros bonhomme comme lui se soit vu baptiser Giovannino (« petit Jean »). Peut-être parce que derrière son apparence de costaud un peu bourru, il a toujours gardé dans son regard une part d'enfance. Et ce n'est peut-être pas pour rien que le journal qu'il a fondé après la seconde guerre mondiale s'appelait « Candido ». Il y a de la candeur, chez cet homme là. Un homme complexe, qu'on ne peut certes pas définir en quelques adjectifs. Et, à travers son œuvre, nous allons tenter ce soir de cerner la personnalité de cet homme attachant, et agaçant aussi parfois. Et ceci en le replaçant dans le contexte historique complexe de la première moitié du 20^{ème} siècle, qui a beaucoup pesé sur les événements qu'il a vécus.

Dia 2

Sa naissance, en 1908, un premier mai, semble porter en résumé toute l'ambivalence qu'on retrouvera dans Don Camillo et Peppone : sa mère, catholique fervente, institutrice très stricte, très

attachées aux valeurs morales, attachée aux traditions et à la stabilité des choses, et d'une générosité sans borne avec les élèves les plus en difficulté. Son père, Primo Augusto, négociant en bicyclettes, machines à coudre et machines agricoles, dont le magasin est également le siège de la « coopérative socialiste ». On croit reconnaître Peppone et Mme Cristina, la vieille institutrice. Et naître un premier mai, dans ce contexte, ce n'est pas anodin !

Dia 3

Ce matin là, j'ai eu mon premier contact direct avec la politique et la lutte des classes: le chef des rouges, Giovanni Faraboli, un bonhomme grand et massif comme un chêne, s'étant mis à la fenêtre de la cuisine, me montra aux autres rouges, leur expliquant qu'étant né un premier mai, cela voulait dire que je deviendrai un champion des rouges socialistes. Les années ont passé, avec leur lot de difficultés depuis ce premier mai, mais je garderai intacte dans ma chair la tiédeur des mains puissantes de Giovanni Faraboli.»

Il y a peu à dire sur son enfance, plutôt heureuse, jusqu'au moment où il est confronté à l'école. Moment difficile car il s'intéresse peu à l'enseignement qu'on lui prodigue, mais surtout il se sent ridicule dans la tenue que sa grand'mère, attachée aux traditions vestimentaires, le contraint de porter. En effet, la guerre (de 1914, ou plutôt de 1915 pour les Italiens) a éclaté, son père a dû, comme il le dit « se mettre en vert de gris » et partir au front, sa mère, nommée institutrice dans un village éloigné ne peut s'occuper de lui, et c'est sa grand-mère Giuseppina qui l'a pris en charge. Et ses conceptions vestimentaires pèsent sur la scolarité de Giovannino :

Dia 4

J'ai 10 ans, et je suis encore obligé de garder une coupe de cheveux « à la bébé ». Tous se moquent de moi, et très vite l'école devient pour moi un cauchemar. Je passe mes journées dans les galets du torrent, je suis rejeté. Je suis un enfant comme les autres, et je fais beaucoup d'efforts pour comprendre ce qu'expliquent les professeurs, parce que je n'éprouve aucun intérêt pour les études techniques. Ils me laissent finir l'année, puis ils m'expédient au collège et me mettent la boule à zéro, à ma grande satisfaction, et je recommence tout.

Donc, à 10 ans, il est envoyé au collège, en pension, ce qui le libère. Il n'est pas le cancre qu'il se plaît à décrire dans ses mémoires, mais ce n'est pas non plus un élève brillant. Pensionnaire de l'institution Maria Luigia, de Parme, il suit les cours au lycée «Romagnosi» où un professeur de latin-grec, Ferdinando Bernini traducteur de la chronique de Salimbene de Adam, (un franciscain de Parme du 13^{ème} siècle), et grand connaisseur de l'humour européen, éveille sa curiosité. Il semble que Giovannino ait dès ce moment là un sens aigu de l'humour, qu'il cultive et travaille.

Dia 5

En 1921, sa mère est nommée à Marore, un quartier excentré de Parme, et toute la famille s'installe à Parme. Giovannino rentre chez lui en fin de semaine.

Mais en 1925, son père fait faillite, et la famille traverse une crise financière qui l'oblige à quitter la pension Maria Luigi, et à poursuivre ses études comme externe au lycée Romagnosi. Il parle peu de cette période de sa vie, sinon sous une forme largement romancée dans son premier livre, « la scoperta di Milano ». Mais c'est certainement une période difficile pour lui, d'autant que, très

attaché à sa mère, qui a avec lui une relation très forte, il a une relation beaucoup plus distante avec son père, homme que la pudeur des sentiments conduit à être assez maladroit avec son fils. Il semble surtout qu'il réagisse en développant ses dons d'humoriste, ce qui fait écrire dans son carnet de notes à son professeur, qui a perçu ses talents dans ce domaine, qu'il est devenu un « dangereux chef de bande ».

La dernière note révèle mon intolérance soudaine à la discipline, et à cause des gros soucis économiques de mon père, je modifiai dans les derniers mois mon attitude face à l'école. Il m'est arrivé plusieurs fois, comme du reste à tous les membres de la famille, en retournant à la maison pour les vacances, de devoir dormir par terre et j'ai du négliger mes études pour construire de mes mains des lits, des sièges, une table, un buffet et un bureau.

Dia 6

Arrivent les vacances, le curé de Marore décide de prendre les choses en mains :

Mon vieux curé ressemblait beaucoup à Don Camillo. Il m'allongea une taloche et m'apprit à faire mes devoirs de latin.

Le traitement semble avoir été efficace, puisque Giovannino poursuit ses études sans trop de mal. Il commence à faire quelques petits travaux pour se faire quelques sous, et c'est comme dessinateur qu'il débute sa carrière, en réalisant quelques affiches.

On est en 1928, il a 20 ans. S'il s'inscrit à l'université de Parme, en droit. Ce n'est pas qu'il se soit pris d'une passion soudaine pour cette matière, oh ! non ! D'ailleurs il n'assiste pratiquement pas aux cours, mais cette inscription lui permet d'obtenir un sursis pour son service militaire. Pendant ce temps, il trouve un travail comme correcteur à la Gazzetta di Parma, et au Corriere Emiliano. Et il tâte de l'écriture, en collaborant à la *Voce di Parma*, par des dessins, des poésies, et il gagne même le concours organisé par ce journal, en 1930, avec une nouvelle : « *Sylvania, dolce terra* ». Dès lors, sa voie semble tracée, et elle passe par le journalisme. Il ne s'en écartera plus que pour des expériences plus ou moins réussies d'agriculteur ou de restaurateur, nous le verrons. L'écriture et le dessin seront le fil d'Ariane de sa vie. Mais il fait aussi des « petits boulots », par exemple, pendant plusieurs années, il fera la saison à la sucrerie de Parme comme gardien. Il sera également un temps instituteur à l'institut Maria Louisa. En 1930, il collabore à diverses publications, essentiellement comme illustrateur, et commence à réaliser les xylographies de ses dessins, ajoutant une activité de graveur à sa liste de talents.

Dia 7

De ces années difficiles, il a gardé une espèce de débrouillardise, de polyvalence, que les événements l'ont obligé à acquérir, mais qui lui sera fort utile dans maintes situations de sa vie, tout particulièrement lorsqu'il sera prisonnier en Allemagne, mais n'anticipons pas. Il est nommé rédacteur adjoint au Corriere Emiliano, un poste fixe cette fois. Il signe souvent ses articles « Michelaccio ». Il collabore à plusieurs journaux éphémères, qui n'ont parfois qu'un seul numéro, comme « *La Valanga* (l'avalanche) », « *La Caffettiera* », « *Corse al Trotto* » ou « *Bazar* ». On sent chez lui un bouillonnement d'idées et de désirs, qui se traduisent par des essais plus ou moins

réussis, mais qui lui permettent de s'essayer à divers genres, et toujours dans le domaine journalistique.

Dia 8

Il fait la connaissance d'Ennia Pallini, qui deviendra sa femme, et le restera jusqu'à sa mort. Elle possède des yeux de braise, et un caractère bien trempé. Il habite alors un grenier dans une maison de Borgho del Gesso.

Professionnellement, il commence à être connu, toujours comme illustrateur et comme rédacteur, et il parvient à survivre dans un monde difficile. Il se distingue par un ton très libre, toujours empreint d'humour, mais il n'est pas à proprement parler engagé politiquement, comme il le sera par la suite. Pourtant, sa liberté de paroles n'est pas toujours appréciée, et peut s'avérer risquée dans l'Italie de l'époque.

Car l'Italie de cette période est un monde difficile. Et pour comprendre Giovannino, sa vie et son œuvre, il nous faut maintenant rappeler les événements qui secouent à cette période la péninsule.

Le mouvement socialiste italien est né à la fin du 19^{ème} siècle, d'une tentative des ouvriers, ouvriers agricoles en particulier, pour améliorer un quotidien bien difficile. Les grands propriétaires terriens en effet les oppriment et leurs conditions de vie et de travail sont extrêmement pénibles. Qu'on se rappelle d'ailleurs que par exemple la fameuse chanson « O bella Ciao », emblème des résistants de la seconde guerre mondiale, fut d'abord un chant de résistance des femmes employées dans les rizières au début du 20^{ème} siècle. Les premières luttes consistèrent dans l'établissement de caisses de secours mutuel, et de coopératives, comme celle qu'hébergeait le père de Giovannino dans son magasin de cycles. Giovanni Faraboli, le « véritable Peppone », était donc non pas communiste, mais socialiste. L'Italie sort de la première guerre mondiale, où elle s'est rangée du côté des alliés, après avoir été l'alliée de l'Autriche Hongrie et de l'Allemagne, très affaiblie mais aussi très frustrée, de n'avoir pas obtenu les concessions territoriales promises lors du traité de Londres. Des divisions sont apparues dans le mouvement socialiste, qui vont conduire après la guerre à la scission du parti communiste, d'abord clandestin, et de plus en plus inféodé à Moscou. Dans ce contexte troublé, Mussolini s'impose progressivement, en présentant son parti comme le « parti de l'ordre », avec l'appui d'une partie du peuple –dont des anciens socialistes déçus- et de la petite bourgeoisie attachée aux valeurs traditionnelles.

Dans ce contexte, entre crise économique et montée en puissance du fascisme, Giovannino navigue, finalement, sans trop de mal, grâce à sa débrouillardise, et ses capacités inventives pour trouver des solutions originales à tout. Politiquement, il est traditionnaliste, attaché à la royauté, assez nationaliste, et s'il ne pactise pas avec le mouvement fasciste, il ne le combat pas non plus directement. Ce n'est pas, à ce moment là du moins, un résistant, ce qui lui sera beaucoup reproché par la suite. Et il est viscéralement anticommuniste (il le restera jusqu'à la fin de sa vie). En fait, **la politique à cette période de sa vie ne fait pas vraiment partie de ses préoccupations** : ses préoccupations sont entièrement tournées vers la réalisation de son rêve de journalisme, et sa vie conjugale. Mais comme sa vision de l'Italie et de ses valeurs n'est pas très éloignée de celle de la petite bourgeoisie qui a porté Mussolini au pouvoir, il navigue assez facilement dans cette Italie troublée. Pour autant il n'adhère pas le moins du monde aux thèses mussoliniennes, et il garde farouchement sa liberté de pensée –ce qui lui jouera un bien mauvais tour, nous le verrons bientôt-.

N'oublions pas d'ailleurs qu'à la période dont nous parlons, avant 1936, Mussolini garde ses distances avec l'Allemagne nazie et traite Hitler comme un barbare, il peut paraître encore comme quelqu'un d'autoritaire, mais relativement présentable. A cette époque, par exemple, il se déclare opposé au racisme, dans une déclaration de 1934 qui peut nous surprendre aujourd'hui :

« Il n'y a plus de races à l'état pur. Même les Juifs ne sont pas demeurés sans mélange. Ce sont précisément ces croisements heureux qui ont très souvent produit la force et la beauté d'une nation. Je ne crois pas qu'on puisse apporter la preuve biologique qu'une race est plus ou moins pure, plus ou moins supérieure. » (source wikipedia)

On sait que cela ne durera pas, et qu'en 1938, les lois raciales entreront en vigueur en Italie.

Dia 9

Comme tout bon italien, Giovannino fait son service militaire. Après avoir fait ses classes (1934) dans une école d'officier d'où il sort sous-lieutenant d'artillerie de réserve. Il collabore encore lorsque cela lui est possible avec différentes revues, jusqu'à la fin de son service militaire en juin 1936. Service militaire qu'il fait en Italie, il faut le préciser, il ne participe pas à la guerre contre l'Ethiopie qui se déroule précisément à ce moment là, ce qui fait que, comme la plupart des italiens d'ailleurs, il ignore sans doute les exactions et le comportement sanguinaire que les troupes coloniales italiennes déploieront dans ce terrible conflit.

Septembre 1936 marque un tournant dans sa vie : d'une part, il entre comme rédacteur en chef dans un journal créé par l'éditeur Rizzoli, le « Bertoldo ». D'autre part, il collabore à l'E.I.A.R (Ente Italiano per le Audizioni Radiophoniche), pour laquelle il écrira les textes de nombreuses émissions.

L'aventure du *Bertoldo* occupe une place particulière dans sa vie. Il y publie des dessins et des textes satiriques humoristiques, en compagnie d'autres humoristes comme Giovanni Mosca, Manzoni ou Cesare Zavattini.

On peut considérer le "Bertoldo" comme une encyclopédie de l'humour, tant écrit que dessiné. Ces huit formidables années représentent véritablement un creuset de modes et de techniques narratives pour faire rire, un des sommets de la littérature humoristique italienne du 20^{ème} siècle, au moment précis où Mussolini instituait et déclarait la victoire de son empire hors des frontières de l'Italie. (Guido Conti, "Giovannino Guareschi al Bertoldo: ridere della dittature", Rizzoli 2008).

Dans un article intitulé « Les années vertes du Bertoldo », Manzoni, un autre membre de la fine équipe, indique que c'est lui qui est allé chercher Giovannino, pour être rédacteur en chef d'une équipe certes très talentueuse, mais fort dissipée et pas très « professionnelle ». Ce qui montre que déjà Giovannino avait une certaine réputation dans le milieu du journalisme.

Je l'ai dit, Guareschi n'est pas un résistant, mais il a un sens aigu de la liberté, et de sa liberté de parole en particulier. Il ne se laisse pas facilement contrôler, et en ces temps où on ne peut rire de rien sans risquer les foudres d'un pouvoir dictatorial, fonder un journal humoristique relève de la gageure. L'équipe du Bertoldo va pourtant relever le défi, et avec succès. Guido Conti considère d'ailleurs que les conditions dans lesquelles se sont retrouvés les humoristes les ont contraint à mettre en œuvre des trésors d'invention, pour contourner la terrible censure de l'état fasciste, et qu'il leur a fallu inventer, sans cesse, de nouvelles formes d'humour, ce qui a fait la richesse de ce

journal. La censure reste également relativement « coulante » avec le Bertoldo, dans la mesure où les dessins et les articles paraissent assez « intellectuels », déchiffrables seulement par un petit nombre de personnes, et donc beaucoup moins dangereux pour le régime qu'un journal dont l'humour et la critique seraient immédiatement perceptibles par tout un chacun. Et puis, pour ce qui est de Giovannino, son anticommunisme (cf. la diapo **Dia 10**), son adhésion aux valeurs traditionnelles font que la censure fasciste ne s'inquiète pas trop de ces jeunes gens, assez remuants, certes, un peu impertinents, il faut le dire, mais pas trop dangereux tout de même.

Pour nous Français, aujourd'hui, le décryptage de ces dessins, vignettes et petits articles est à peu près impossible. Il faut en effet parfaitement connaître tout le contexte politique, économique et social de l'Italie d'alors, les déclarations des différents politiques, pour que le sens, et le sens souvent subversif, apparaisse au lecteur.

Dias 11 à 18

Mais on retrouve dans ces dessins quelques constantes : les « vedovone » (grosses veuves), qui rappellent un peu les dessins de Dubout, les dessins de personnages avec à leur côté un petit personnage généralement assez effaré, les dessins caricaturant les militaires. Ces dessins étaient aussi en réaction avec les dessins de jolies femmes plus ou moins dénudées d'une autre revue humoristique de l'époque : il *Marc'Aurelio*

Dia 19

A cette époque de sa vie, Giovannino veut surtout faire rire les gens, et en vivre si possible. Avec un mélange de désinvolture, d'impertinence, et d'ironie plutôt gentille. Mais c'est aussi un jeune homme qui découvre l'aventure de la vie, de l'amour, de la vie à deux, pas toujours idyllique, de l'expérience déroutante de devenir père. Tout cela, il le décrit de façon romancée dans son premier roman, paru en 1941 : « la scoperta di Milano ».

Dia 20

Un roman très attachant, où, par delà la rencontre très romantique de Giovannino avec Margherita (qui ressemble par ailleurs comme une sœur à sa véritable épouse, Ennia), on découvre par petites touches, toujours empreintes d'un humour que je qualifierai volontiers d' « humour anglais », les premiers pas d'un jeune homme dans la vie conjugale, la vie professionnelle, avec ce regard candide et juvénile qui caractérise le style de Giovannino à cette époque. Car il y a cette fraîcheur, cette autodérision, ce recul par rapport à ce qu'on vit, cet art de faire d'un événement banal une aventure pleine de péripéties minuscules et réjouissantes qui caractérisent l'humour anglais. Il y a du Jerome K Jerome (l'auteur de *trois hommes dans un bateau*) chez cet homme là.

Giovanni Mosca, dans la préface, qui calque son style sur celui de Giovanni Guareschi, donne, me semble-t-il un avant-goût très exact de l'humour tendre et un peu décalé que le lecteur va trouver dans l'ouvrage. Et il pointe avec beaucoup de justesse le fait que, derrière l'apparente naïveté du propos et la fraîcheur du regard, il y a un véritable auteur, qui use d'une technique narrative élaborée et qui connaît tous les ressorts de l'humour.

Dia 21

Quand on lit la *Scoperta di Milano*, au-delà de la différence de langue, d'époque, de culture même, on a souvent l'impression de revivre des choses très personnelles, parce que ce qu'il met en roman, ce sont des situations humaines que tout le monde a vécues un jour : la rencontre amoureuse, la recherche d'un travail ou d'un appartement, l'apprentissage de la paternité. Ce qui fait dire à sa fille Carlotta, dans une interview¹ à laquelle je ferai souvent référence, que son succès s'explique parce que « *les lecteurs ont l'impression qu'il écrit précisément pour eux : chacun a son Guareschi, et le garde même jalousement, et c'est quelque chose de très beau parce qu'au-delà d'un auteur qui fascine et qui plaît, c'est aussi un ami.* »

Au cours de leurs premières années de vie conjugale, Margherita et Giovannino habitent dans un immeuble, un appartement au quatrième étage –comme d'ailleurs dans la réalité Giovannino et Ennia-.

A plusieurs reprises, Giovannino met en scène la méchanceté des gens, en particulier ceux de son village natal, dont la jalousie éclate lorsqu'il leur rend visite ans sa « 1100 » toute neuve. Mais un morceau d'anthologie est la visite à Margherita de la voisine du premier. Après lui avoir lancé des piques du style « *Vraiment un beau petit salon : peu de choses, pour ainsi dire rien, mais arrangé avec goût* », pour ne rien dire de ses appréciations sur la profession de son mari, la voisine se lance dans l'assassinat systématique de tout ce qui bouge dans l'immeuble, pour arriver aux locataires du quatrième :

« J'ai appris ainsi que la dame du quatrième est une dame insignifiante avec une triste vie. Qu'elle a un fils, on ne sait pas si c'est un enfant ou un piège à rats, et puis, que fait son mari ? il a une veste pleine de taches, et est mal rasé. Il se lève tard le matin : on dit que la nuit, il s'en va voler les poules. Mais peut-être au contraire vend-il des lames de rasoir dans les cafés.

Puis, la dame du premier étage, saluée respectueusement par ceux qui étaient présents s'en est allée, et la douce administratrice de mon salaire a affirmé : « C'est une dame très sympathique ».

Après, évidemment, elle s'est tout d'un coup rappelée que la dame du quatrième, c'était elle.

Le désarroi des parents – et particulièrement du père- lors de l'arrivée du premier enfant, et tout particulièrement ses manifestations acoustiques, donne lieu également à des pages assez savoureuses, et où beaucoup de nouveaux pères peuvent se reconnaître, même 60 ans après ! La première fois que Margherita confie le bébé à la garde de Giovannino est un morceau d'anthologie. Les premiers grincements dans la merveilleuse entente du couple sont aussi évoqués avec beaucoup de pudeur et de tendresse, mais aussi beaucoup de vérité.

Dia 22

L'avant-dernier chapitre du livre, daté de 1941, est un peu surréaliste : Giovannino met en scène une querelle entre son ange gardien, celui de son épouse et celui de son fils. Il se trouve que ces anges gardiens portent des noms, et celui de Margherita s'appelle... Camillo. Certains critiques ont voulu y voir la préfiguration du personnage de don Camillo, mais cela me laisse un peu perplexe.

¹ <http://www.youtube.com/watch?v=BpA1DBQgfFw>

Bref, Giovannino apparaît à cette période comme un jeune homme sympathique, un peu désinvolte, peu impliqué dans la vie politique même s'il n'en pense pas moins, soucieux de faire rire ses lecteurs, et s'appliquant dans sa vie personnelle à prendre avec tout l'humour possible les petits déboires qui font la trame de la vie quotidienne de tout un chacun. Pourtant, autour de lui, le monde est sens dessus dessous : la guerre fait rage, et l'Italie n'est pas épargnée. Cela ne semble pas l'émouvoir outre mesure, et en tous cas, cela ne transparait guère dans ses écrits de l'époque. Pourtant, il est à la veille d'un événement qui va bouleverser sa vie, et donner une orientation tout à fait différente à son existence et à son œuvre. Tout commence un certain soir de 1942. Il se rend chez des amis, pour passer la soirée. On plaisante, on boit de la grappa... beaucoup de grappa... trop de Grappa : Giovannino, en rentrant chez lui livre en hurlant aux quartiers par lesquels il passe pour rentrer chez lui tout ce qu'il pense de Mussolini et consorts. Voici comment il raconte l'histoire :

J'ai été arrêté en 1942 par les fascistes pour avoir communiqué aux quartiers Gustavo Modena, Ciro Menotti, Castelmorrone, ce que je pensais à ce moment là de toute l'histoire. Il s'agit d'un épisode peu honorable puisqu'il arriva que moi, la nuit du 14 octobre 1942, m'étant rempli jusqu'aux yeux de grappa chez des amis, il me faut deux heures pour rentrer à la maison, rue Ciro Menotti, qui n'est pas à plus de huit cent mètres. Et en ces deux heures (d'une heure à trois heures du matin), je hurle des choses que je retrouve le lendemain diligemment enregistrées dans un procès-verbal sur quatre pages de papier ministre, qu'un important personnage d'une certaine « UPI » (Ufficio Politico di Investigazione) me montre dans son bureau via Pagano.

Giovannino est un humoriste connu et apprécié, le régime ne souhaite pas faire de vagues : il est relâché dès le lendemain. Mais il est officier de réserve, et deux mois plus tard, il est rappelé et incorporé au 11^{ème} régiment d'artillerie d'Alessandria.

Il est peut-être temps de retrouver une page de l'histoire de l'Italie, celle de la seconde guerre mondiale, pour resituer le contexte dans lequel Giovannino va se retrouver englué.

L'Italie fasciste garde assez longtemps ses distances par rapport à l'Allemagne, mais lorsqu'elle est sanctionnée pour les violences exercées lors de la conquête de l'Ethiopie, elle se retourne entre autres vers l'Allemagne. Tandis que le gouvernement fasciste apporte son soutien aux phalangistes espagnols (auprès des Allemands), un fort contingent de volontaires italiens va combattre avec les républicains espagnols. Et en 1938, Mussolini impose les lois racistes qu'il dénonçait deux ans plus tôt. Le « pacte d'acier » est conclu entre les deux pays, l'Italie envahit l'Albanie et tente de conquérir également certaines parties du Kosovo et de la Macédoine. Mais l'armée italienne subit plusieurs défaites, dans ses colonies d'abord (Lybie, Ethiopie, Egypte), puis en Grèce. Le 20 avril 1943, le régime de Mussolini est fragilisé, et lors d'une réunion du Grand Conseil du Fascisme, il tombe et Victor-Emmanuel II décide de le remplacer par Badoglio comme chef du gouvernement, et quelques mois plus tard (septembre – octobre 1943), un armistice est conclu avec les alliés. Les troupes italiennes, sans ordres vraiment précis, sont abandonnées à elles-mêmes, et les Allemands, ne voulant pas se laisser déborder en Italie par les Alliés qui ne trouvent plus de résistance italienne, envahissent l'Italie, et c'est dans ce contexte que Giovannino est fait prisonnier.

Giovannino se retrouve donc dans un poste de défense antiaérienne, lui qui est sous-lieutenant d'artillerie lourde de campagne, mais dans cette armée italienne en pleine déliquescence, cela ne gêne personne. On ne compte d'ailleurs pas sur lui pour gagner la guerre, et c'est simplement par mesure de rétorsion qu'il a été appelé, et qu'il se retrouve encaserné à Alessandria. Il a du même

coup perdu son poste au *Corriere della sera*, et à la radio. Le « Bertoldo » qui en temps de guerre commençait à déranger a disparu. Il parvient à publier des articles et des dessins dans le journal *l'illustrazione del Popolo*. Alors qu'il a obtenu une permission pour cause d'ulcère à l'estomac début 1943, sa maison est bombardée et presque complètement détruite par les alliés. Mais les choses se gâtent en Italie : les Alliés débarquent en Sicile en juin 1943, Mussolini est démis de ses fonctions et arrêté le 26 juillet, et les Allemands comprenant que l'Italie n'est plus un allié fiable envahissent le pays. C'est ainsi qu'un triste jour de septembre 1943, le poste que Giovannino est chargé de défendre est encerclé par les Allemands.

Tout le monde sait que, comme il le dit, « c'est la fin ». Lui et ses hommes sont pratiquement désarmés devant les *Panzers* :

Nous étions désormais assiégés, et on attendait d'un instant à l'autre le début de l'attaque. Je commandais vingt cinq hommes pour défendre la porte cochère. Le caporal que j'avais envoyé au magasin du matériel revint.

« Combien de grenades à main avons-nous lui demandai-je ?

« Rien du tout », répliqua-t-il. « Le major dit que s'il n'a pas un bon en bonne et due forme, il ne donne même pas une épingle. Il ne veut pas d'histoires ».

« Bon... Combien de munitions par fusil avons-nous ? »

« Seulement une cartouche par tête »

« Tant pis », criai-je, « Economisez les tirs. Chacun vise son homme »

« Et comment on fait ? » objecta quelqu'un, « Ils sont tous cachés dans des chars d'assaut »

J'hurlai « Chacun vise son propre char d'assaut ».

Pris par les allemands, les Italiens n'ont guère le choix : s'ils refusent de combattre dans l'armée allemande, ou –ce qui revient au même- de rejoindre la république fantôme que les Allemands tentent de mettre en place en Italie (la république de Salò)-, ils sont considérés comme prisonniers de guerre.

Et, comme 90% des militaires italiens capturés par les Allemands, Giovannino refuse le marché. D'une certaine manière, à ce moment là, il entre vraiment en résistance. Il va le payer de longues années d'internement dans les camps nazis.

Dia 23

Il est à un tournant de sa vie. Cette expérience des camps le marquera très profondément, ce qui fait dire à son fils, dans l'entretien précité :

[12' 55''] Avant la guerre, il pensait que sa tâche était simplement de divertir ses lecteurs avec l'hebdomadaire satirique « il Bertoldo ». Après, au contraire, il a découvert dans cette période que son devoir était autre : c'était celui d'aider son prochain moins fort que lui à dépasser ses problèmes. Ce faisant, il se chargeait des problèmes des autres, et réussissait alors à dépasser ses propres problèmes à lui.

Il est donc interné dans un camp de concentration, un « Lager », en compagnie d'autres officiers (les Allemands avaient des camps différents pour les officiers (*Oflag*) et les hommes de troupe (*Stalag*)). Parmi ses compagnons d'infortune, beaucoup de gens très cultivés, souvent porteurs de valeurs

humanistes. Les conditions d'internement sont très dures : pour ne pas se soumettre aux conventions de Genève relatives aux prisonniers de guerre, les Allemands ont inventé, à l'usage des Italiens, le statut juridique d' « internés militaires ».

Il ne faut pourtant pas confondre ces camps de prisonniers avec les camps d'extermination ou les camps de travail comme Dachau ou Auschwitz. Il y aura de nombreux morts aux côtés de Giovannino, le plus souvent morts de faim ou de maladie, mais pas d'extermination systématique –sauf pour ceux qui tentaient de s'évader-. Dans les camps d'officiers (Oflag), les prisonniers ne sont pas astreints au travail forcé. Cela leur laisse la possibilité d'organiser une certaine forme de résistance intellectuelle et culturelle qu'il rapporte dans un petit livre peu connu, mais extraordinairement dense et émouvant, il « *Diario clandestino* ». Livre qui, à ma connaissance, n'a pas été traduit en français, et c'est très dommage.

Dia 24

Toujours dans l'entretien déjà cité, le journaliste demande à son fils par quel ouvrage il est préférable d'aborder la lecture de Giovanni Guareschi pour comprendre son œuvre. Sa réponse est sans ambage :

Si un lecteur veut connaître profondément giovannino Guareschi, il doit lire absolument le Diario clandestino, qui est le moins connu de tous, mais le plus important dans l'absolu des livres qu'il ait écrit parce qu'il l'a entièrement écrit dans le camp, c'est un choix de choses qu'il a écrit là, et qu'il lisait dans les différentes baraques pour aider ses compagnons à ne pas se laisser aller au désespoir. Si on veut connaître l'humoriste, alors il faut lire par exemple il destino si chiama Clotilde...

La désespérance, c'est ce qui transparait le plus dans ce petit livre. Mais aussi un effort surhumain pour prendre, malgré tout, les choses avec le sourire. Ce qui donne au livre une coloration assez particulière, toute en demi-teinte, où l'âpreté de la vie, les deuils, la peur et la monotonie d'une vie désespérante dans un paysage lui-même désespérément monotone, celui de la campagne polonaise ou allemande, est toujours, comme par pudeur, éclairé d'un trait humoristique, allégé par un brin de poésie. La crainte de la folie transparait également presque à toutes les pages. Dans un contexte évidemment beaucoup plus léger, on retrouvera dans le cycle de Don Camillo ce même mélange, où transparait une humanité très dense et profonde. Hélas, la transcription cinématographique est loin d'avoir les mêmes qualités.

Dia 25

Après avoir transité par le camp allemand de Sandbostel, puis un camp près de Czestochowa, - dont on les emmène d'ailleurs visiter le sanctuaire-, il est interné à Beniaminowo (Oflag 73, Stalag 333) où il restera jusqu'au 8 novembre 1944. Devant l'avance des Russes, les prisonniers sont ramenés en Allemagne, par étapes souvent difficiles, et Giovannino arrive via Sandbostel (où il restera du 2 avril 1944 au 29 janvier 1945) au camp de Witzendorf, où il arrive le 29 janvier 1945, pour être libéré le 16 avril par les américains.

Il résume son état d'esprit tout au long de ce périple, dans la préface du *diario clandestino* :

La seule chose intéressante, au terme de notre histoire, c'est que moi, même en étant prisonnier, j'ai conservé ma tête dure d'émilien de la Bassa, et c'est comme ça que j'ai serré les dents et dit : « Je ne mourrai pas, même s'ils me tuent ». Il ajoutera un peu plus loin, avec son humour habituel : « je ne suis pas mort, peut-être parce qu'ils ne m'ont pas tué... »

Dia 26

Dans le camp, les prisonniers s'organisent. Contre la faim, ils ne peuvent pas faire grand-chose, et la faim forme comme une toile de fond au *diario*. A sa libération, Giovannino ne pèse plus que 45 kgs, lui qui portait allègrement ses 95 kgs avant la déportation. Écoutons encore une fois son fils parler de cette sorte de mutation :

[12' 20''] C'est la période la plus importante de sa vie, paradoxalement, parce que dans cette cassure, alors la vie, leur vie, ne valait pas grand-chose, il suffisait d'un rien pour mourir, et alors il a découvert qu'il avait des qualités qu'il ignorait posséder, Il a écrit que c'était une perte, comme s'il s'était libéré d'une graisse superflue, et pas d'une graisse physique, mais d'une graisse mentale, et ils s'est découvert sympathique.

La résistance des prisonniers est des plus fondamentales, elle consiste à rester humains, face à la barbarie nazie, la suffisance des gardiens, persuadés de faire partie de la race supérieure. Et tous se découvrent des valeurs communes et des qualités propres qu'ils ignoraient eux-mêmes.

Dans un texte intitulé « finalement libre », du 19 novembre 1944, Giovannino exprime admirablement cette mutation qui s'est opérée en lui à cette période, je vous le lis intégralement, parce qu'il est central dans la vie de Giovaninno :

Il y avait quelqu'un qui était prisonnier de moi-même. Il était enfermé en moi comme dans un scaphandre, et je l'opprimais avec ma chair et mes habitudes. Il se présentait à mes yeux pour voir, et ses yeux étaient vifs, mais le cristal des miens était embué par les grasses vapeurs de ma vie conventionnelle.

Son cœur était enfermé dans le mien et devait adapter ses battements à la lourde pulsation du mien. Sa voix était claire et douce, mais elle était couverte par ma voix dure et disgracieuse.

C'était quelqu'un qui était prisonnier de moi, et mon épaisse couenne l'opprimait, mais aujourd'hui, il s'est évadé de sa prison.

Un jour je marchais sur ces sables déserts, et j'étais fatigué, et je traînais péniblement mes os lourds de pesante nostalgie, quand tout d'un coup je me sentis miraculeusement léger, et le ciel m'apparut anormalement profond, comme si tandis que je regardais le monde derrière les vitres sales d'une fenêtre, la fenêtre s'était soudain ouverte en grand. Et je voyais les plus petits détails et les toutes petites choses jamais vus auparavant, comme un monde neuf, et chaque chose se complétait de toutes ses particularités. Et j'écoutais même les plus petits bruissements comme si on m'avait ouvert les oreilles en grand. Et j'entendais des voix, des paroles inconnues, et il me semblait que c'était la voix des choses, mais c'était simplement la mienne. La voix de mon prisonnier.

Je me retournai et vis que j'étais sorti de moi-même, je m'étais débarrassé de mon emballage de chair. J'étais libre.

Je vis l'autre moi-même s'éloigner, et avec lui s'éloignaient tout ce que j'aimais, et il m'en restait seulement l'essentiel. Comme si on m'avait enlevé une fleur, et que de cette fleur ne m'était resté que le parfum dans les narines et les couleurs dans les yeux.

Retrouverai-je l'autre moi-même ? Peut-être m'attend-il derrière les barbelés pour me reprendre encore ? Retomberai-je là-bas dans l'oppression de mon emballage de chair et d'habitudes ?

Seigneur Dieu, s'il devait en être ainsi, prolonge à l'infini mon emprisonnement. Ne m'enlève pas ma liberté.

C'est à mon avis le texte central de ce *Diario Clandestino*, ce que Giovannino a écrit de plus fort et de plus personnel. Et ce programme de vie qu'il se fixe à ce moment dans le camp de Sandbostel, je crois pouvoir dire qu'il s'efforcera tout au long de son existence d'y rester fidèle.

Dia 27

Les prisonniers se soutiennent mutuellement, ils organisent des universités, Giovannino, en bon journaliste, crée un « journal parlé » (*il Bertoldo parlato*), où il va de baraque en baraque raconter les petites histoires du camp, les nouvelles parvenues de l'extérieur, des histoires et des poèmes écrits par lui ou par d'autres, dans un style dont l'objectif est toujours le même : faire oublier la faim et le désespoir, ramener le sourire sur le visage de ces malheureux. Il y a dans le camp une sorte de défi à l'occupant, défi qui va, à Beniaminowo, jusqu'à la construction épique d'une radio clandestine.

Dia 28

Pour cela, ils n'hésitent pas à « emprunter » la bicyclette qu'un allemand avait coutume de laisser appuyée contre les barbelés à l'entrée du camp, au nez et à la barbe de la sentinelle, pour en démonter la dynamo et y récupérer le fil de cuivre dont ils ont besoin, pour remettre ensuite dynamo et bicyclette en place, ni vu ni connu !

On pourrait faire une conférence entière sur le « *diario clandestino* ». Contentons nous de citer quelques petits passages :

Dia 29

Le printemps du prisonnier :

Les quelques patates qu'on nous donne « à la main » tous les trois jours ont maintenant de longs germes pâles et mous comme des vers.

Ça doit être le printemps !

Lettre de la maison

« Quatre petites dents commencent à pointer chez la petite Charlotte, et elle a appris à dire « non »

Moi aussi, j'ai appris à dire « non ! ». Mais il a fallu une guerre mondiale !

Le roman "*Il marito in collegio*" qu'il avait écrit avant de partir paraît en 1944.

Ce petit roman me parviendra dans le camp de Sandbostel en Allemagne. Je le trouverai bien imprimé, mais pas comestible et il me laissera parfaitement indifférent.

Dia 30

Ne quittons pas cette période sans dire un mot de la « *Favola di Natale* » : la légende de Noël. Ce texte, écrit par Giovanni Guareschi en décembre 1944 dans le camp de Sandbostel sera joué dans de nombreuses baraques des camps de prisonniers italiens. C'est une fable douce amère, qui met en scène un enfant du nom d'Albertino (fils de l'auteur), de sa grand'mère, de son petit chien Flick,

d'une luciole et leur incroyable voyage vers le camp de concentration où se trouve le père d'Albertino. Pendant son incroyable voyage, la troupe rencontrera des champignons qui parlent, de corneilles qui chantent, d'objets animés, d'anges et de beaucoup d'autres créatures étranges. Le miracle se produit, et ils se retrouvent avec le père d'Albertino pour un repas de Noël très frugal, mais miraculeux. Hélas, chacun doit ensuite retourner dans sa réalité.

Libéré par les Anglais le 16 avril 1945, Giovannino revient à Parme début septembre. C'est en quelque sorte un homme nouveau, nous l'avons vu, et il va cette fois s'engager dans la politique de son pays, et mettre toute son énergie à faire triompher ses idées. Mais faisons d'abord un point sur la situation de l'Italie à la fin de la guerre et les enjeux politiques auxquels elle est confrontée.

Le cadre restreint de cette conférence ne permet pas d'accorder le temps qui serait nécessaire à l'exposé de la situation complexe de l'Italie d'après guerre, mais voici quelques points de repères qui seront utiles pour comprendre la vie de Giovanni Guareschi.

Comme d'ailleurs la plupart des pays européens au sortir de la guerre, tout est à reconstruire en Italie, et tout particulièrement la vie politique. A la fin de la guerre, le nord de l'Italie avait été occupé par les Allemands, le sud par les alliés. L'éclatement du pouvoir entre le gouvernement d'occupation, le gouvernement monarchique et le comité de libération nationale mettait en danger le pays. La guerre de libération du Nord avait avivé les espérances révolutionnaires de ceux qui avaient été les résistants, et mis en place le gouvernement de Ferruccio Parri. L'épuration avait éloigné du pouvoir ceux qui avaient collaboré avec le régime fasciste. Mais l'annonce par le gouvernement Parri de l'établissement d'un impôt sur le capital mit le feu aux poudres. Alcide de Gasperi succéda à Ferruccio Parri, et entreprit de reconstruire l'unité en s'appuyant sur la bureaucratie qui était restée en place. Des troubles sociaux, occupations d'usines au nord, occupations de terres au sud aggravèrent la situation. De plus, des menaces sur la revendication italienne de Trieste accentuèrent le sentiment patriotique. Les tentatives de sortie de crise passèrent d'abord par une réforme du statut de l'Etat : le référendum de 1947 conduisit les Italiens à préférer la république à la royauté –au grand dam de Giovannino-, et les élections de 1948 et les suivantes provoquèrent des débats politiques intenses, dans lesquels Giovannino s'impliqua énormément, et qui forment la trame de fond de son oeuvre, tant dans la série des don Camillo que dans les écrits et les dessins publiés dans « Candido », son nouveau journal.

Dans le « mode d'emploi » du *diario clandestino*, Giovannino résume ainsi son état d'esprit :

Une histoire banale dans laquelle j'ai eu le poids d'une coquille de noix dans l'océan en furie, et dont je suis sorti sans rubans et sans médailles, mais vainqueur, parce que j'ai réussi à traverser ce cataclysme sans haïr personne.

Ne haïr personne, mettre toujours l'humain au centre de tout, c'est en quelque sorte sa profession de foi au sortir des camps. Mais quand on regarde le journal qu'il fonde, toujours à l'initiative de Rizzoli, avec Giovanni Mosca, fin 1945, le *Candido*, on a envie de dire : ne haïr personne... sauf peut-être les communistes !!!

Second diaporama

Dia 1

Giovannino n'a jamais aimé les communistes. Très croyant, attaché aux traditions religieuses, il leur reproche leur athéisme, très affirmé avant la guerre.

Dia 2

N'oublions pas qu'à cette époque, athéisme et anticléricalisme sont très forts chez les communistes, et s'expriment avec une violence et une intransigeance qui nous surprennent aujourd'hui. Mais en 1945, à l'issue de la guerre, la situation a évolué : d'abord, le traité de Yalta a abandonné à l'URSS plusieurs pays d'Europe (Pologne, Yougoslavie, Allemagne dite « de l'est », et dans d'autres pays, dont la France et l'Italie, le parti communiste est en mesure de remporter les élections, et les partis de ces deux pays sont totalement inféodés au « parti frère » de l'Union Soviétique. Le danger que l'Europe toute entière tombe sous la coupe de Staline est réel. Et on commence à avoir connaissance de la situation réelle de l'Union Soviétique et des crimes de Staline. D'autant plus que, dans les camps de prisonniers, Giovannino a rencontré beaucoup de prisonniers russes, qui n'ont pas manqué de renforcer ses opinions sur les merveilles de la vie en Russie soviétique ! Or le référendum constitutionnel de 1946 se profile. Giovannino, qui outre le *Candido* écrit pour d'autres publications de Rizzoli : *Oggi*, *Gioia*, et d'autres journaux, milite de toutes ses forces en faveur de la monarchie.

Dia 3

Mais le référendum, à sa grande tristesse, est en faveur de la république. Et des élections sont envisagées pour 1948. Giovannino se jettera à corps perdu dans la bataille, mais en attendant, il continue d'assurer le quotidien en envoyant des articles à différents journaux. En décembre, une nouvelle qu'il destinait à *Oggi* paraît finalement dans *Candido*, le journal qu'il vient de créer avec Rizzoli, qui était déjà l'éditeur du Bertoldo. Elle s'appelle : « Don Camillo ». Voilà ce qu'en dit Giovannino lui-même.

Le premier récit du « petit monde » est une petite nouvelle destinée à « Oggi ». Et qui, s'il était sorti sur ce média, aurait fini comme tous les autres petits récits et serait resté sans aucune suite. Au contraire, à peine publié sur Candido, m'arrivèrent tant et tant de lettres de mes vingt quatre lecteurs que j'écrivis un second épisode sur les aventures des deux personnages de la Bassa.

Dia 4

Cet épisode, dans « piccolo mondo », porte le titre « peccato confessato ». Immédiatement, le curé bagarreur, généreux et son inséparable meilleur ennemi le maire communiste conquièrent les lecteurs. Les épisodes vont se succéder pendant vingt ans, faisant traverser à ses personnages toute l'histoire de l'Italie d'après-guerre. A de nombreuses reprises, en particulier dans les préfaces des diverses éditions, Giovannino assure que ces histoires jaillissent en lui spontanément dès qu'il se trouve dans le paysage de la bassa padana, devant le Pô qui, pour lui, commence à Piacenza ! Nous avons beaucoup de mal, nous de nos montagnes, à nous représenter cette plaine padane, uniformément plate sur des centaines de kilomètres, rythmée seulement par un jeu de digues et de canaux.

Dia 5

En 2007, une réédition de ses œuvres majeures concernant don Camillo et Peppone, reprend une préface où il fait référence à une œuvre de Francisco Luigi Campari, *Un castello del parmigiano attraverso i secoli* qui l'a beaucoup marqué, en particulier dans ses descriptions de la plaine du Pô et de la Bassa. Il est viscéralement attaché à cette région, et il dira à propos de la saga de Don Camillo

que cette histoire est une histoire de l'Italie vue à travers les hommes et les femmes de cette bande de terre à la forte personnalité.

Dia 6

Mais autant que l'histoire de l'Italie, c'est l'histoire de Giovannino que racontent ces deux personnages. Dans la préface de l'édition française de 1951, il précise :

S'il y a quelque part un prêtre qui se sente offensé par le personnage de Don Camillo, je lui permets de venir me casser son plus gros candélabre sur la tête. S'il y a quelque part un communiste qui se sente offensé par le personnage de Peppone, je lui permets de venir me casser une faucille et un marteau sur le dos. Mais si quelqu'un se sent offensé par les paroles du Christ, je n'y peux rien parce que ce n'est pas le Christ qui parle, mais mon christ, c'est-à-dire la voix de ma conscience. (traduction Genie Luccioni)

Dia 7

En effet, Don Camillo parle avec le Christ, le grand christ de l'autel de son église. Christ qui bien souvent le morigène, parfois durement, mais toujours avec tendresse.

Les personnages sont profondément humains. Même si, pour les besoins de l'humour, le trait est grossi, ils ne sont jamais caricaturaux. C'est en cela que les films, dont le tournage fut pourtant supervisé par Giovannino, sont infiniment moins intéressants que les livres, car ils ne peuvent rendre avec toute la finesse souhaitable la complexité des sentiments qui apparaissent à l'écrit. Le Petit Monde de don Camillo, c'est d'abord une ambiance, l'ambiance de la Bassa, avec ses paysans, riches ou pauvres, durs à la tâche, sur fond de luttes sociales, de combats politiques, les passions exacerbées par le soleil qui parfois tape dur sur les têtes, mais aussi par les caprices du fleuve, bienfaisant, mais toujours dangereux.

Dia 8

Un « personnage » important du livre, c'est l'*argine*, la digue, sur laquelle on circule, on s'aime ou on se bagarre, et dont on redoute toujours qu'elle cède lors de la prochaine crue du fleuve. Et surtout une ambiance plombée par les séquelles de la guerre toute proche, avec des règlements de compte sanglants, entre ceux qui furent des résistants et ceux qui collaborèrent avec le régime de Mussolini d'abord, avec les Allemands ensuite. Nombre des récits du « petit monde » font référence à cette période qui a tellement marqué Giovannino. D'ailleurs les derniers chapitres du livre sont marqués par la peur, une peur sourde, viscérale, amplifiée par le caractère volontiers superstitieux de cette population rurale. Et pour avoir vécu, enfant, l'après-guerre dans un village breton, la lecture du « piccolo mondo » évoque en moi beaucoup de souvenirs, et surtout des souvenirs de l'ambiance qui régnait dans ces années là, pourtant bien loin des rives du Pô.

Dia 9

Et les événements qui surviennent dans ces récits suivent scrupuleusement l'évolution de la politique italienne : la lutte pour les élections de 1948, en particulier, avec la « guerre des cloches ». Mais ces récits racontent aussi Giovannino, comme le baptême du fils de Peppone qui n'est pas sans rappeler la fameuse présentation à la foule du jeune Giovannino par Giuseppe Faraboli. Don Camillo et Peppone se combattent, mais en même temps, ils s'apprécient, s'entraident dans les coups durs, collaborent pour ramener la paix sociale. Il y a une véritable amitié entre eux, symbolisée par cette

dernière scène du « petit monde » où dans l'ambiance de peur dont je parlais plus haut, Peppone, découragé, vient trouver don Camillo en train de repeindre les santons de la crèche. Peppone accepte de prendre le pinceau pour aider Don Camillo, et repeint le petit Jésus. A la fin... mais écoutons plutôt Giovannino :

Maintenant l'enfantounet était fini. Colorié de frais, tout rose et blanc, on eut dit qu'il brillait dans la grosse main de Peppone. Il regarda l'enfant et le sentit tiède dans sa paume : il en oublia toutes les prisons. Il déposa le santon sur la table, et dont Camillo mit, auprès de l'enfant Jésus sa mère.

.../... Puis, auprès de la Madone et de l'enfant, il posa l'âne.

-Voilà le fils de Peppone, la femme de Peppone, et Peppone, dit don Camillo en désignant pour finir le bourricot.

- Et voilà don Camillo ! s'exclama Peppone en prenant le bœuf et en complétant le groupe.

- Bah ! Entre bêtes, on se comprend toujours ! conclut don Camillo.

Dia 10

Mais cette poésie, cette complicité entre le curé et le maire communiste, on ne les retrouve pas dans le vrai combat politique qui se déroule à ce moment. Et Giovannino n'est pas le combattant le plus tendre qui soit. Déçu que le référendum de 47 ait choisi la démocratie de préférence à un retour de la royauté, il a pris fait et cause pour la Démocratie Chrétienne, dans la préparation des élections de 1948.

Dia 11

Il se lance, avec son journal *Candido* dans une violente campagne anticommuniste, inventant en particulier les fameuses « trinarisciuti », les « triples narines », accompagnées du slogan « Obéissance aveugle, immédiate et absolue ». La troisième narine avait selon lui un double but : elle servait à laisser s'écouler la matière cérébrale, et à faire entrer directement les directives du parti.

Dia 12

Giovannino à cette période dessine dans *Candido* entre autres deux grandes séries de vignettes, l'une (*As-tu vu, Pajetta*) qui ridiculise la propagande des partis communistes, portant aux nues les réalisations de l'URSS, et l'autre, *Contrordre, camarade !* où la fameuse obéissance aveugle, immédiate et absolue conduit les communistes à exécuter des actes absurdes, en raison d'une évidente faute d'impression. Mais il continue également à publier les récits pleins d'humour concernant sa vie familiale, et adresse des lettres ouvertes à différents politiciens en fonction des événements.

Dia 13 et 14

Beaucoup de dessins également concernent la politique étrangère, et surtout le sort réservé à Trieste, ville âprement disputée et au centre de bien des calculs politiques dans l'Italie d'alors. D'autres concernent évidemment la politique intérieure (lois contre la Liberté de la presse, lois spéciales, corruption...

Dia 15

Au cours de cette campagne des élections de 48, Giovannino lance le fameux slogan « dans l'isoir, Dieu te voit, Staline, non » qui aura semble-t-il un grand retentissement. Certains historiens de cette

période considèrent que l'action de Giovannino et du Candido a pesé lourd dans la victoire de la Démocratie Chrétienne aux élections de 48.

Dia 16

On peut s'étonner d'un tel radicalisme, qui semble en totale contradiction à la fois avec l'idéal de ne haïr personne qu'il s'était donné, et avec la profonde humanité qui transparait dans le Petit Monde. En fait, Giovannino ne lutte pas contre les communistes, en tant qu'hommes, il lutte contre un **système**, le système communiste en vigueur alors en URSS – et on sait aujourd'hui combien de morts le régime de Staline a fait. Un système qui heurte sa volonté d'indépendance d'esprit –rappelons-nous les procès politiques de cette période, non seulement en URSS, mais également par exemple dans le parti communiste français (procès dont Charles Tillon par exemple sera victime)-. Qui heurte aussi bien sûr ses convictions religieuses, et dont surtout on commence alors à connaître les failles et les crimes. D'autant que, semble-t-il, ses échanges avec les prisonniers russes avaient conforté son opinion sur les communistes.

Mais évidemment, il s'exprime en Italie, où le parti communiste est puissant, et il se fait pas mal d'ennemis.

Et puis, son indépendance d'esprit le conduit à publier dans *Candido* un dessin jugé injurieux pour Einaudi, Président de la République italienne. Dessin dont il n'est pas l'auteur, mais il est jugé responsable en tant que directeur de *Candido*. Jugé non coupable une première fois par un tribunal, un appel est interjeté et il sera par la suite condamné à huit mois avec sursis.

Il ne s'en tire pas trop mal, cette fois ci, malheureusement, il n'en sera pas de même par la suite.

Dia 17

Dans le même temps, il continue d'écrire des articles dans différents journaux, et à publier, dans *Candido* des nouvelles qui, toutes ou presque ont pour cadre la Bassa padana. Beaucoup sont assez sombres, et font intervenir la superstition, parfois le surnaturel. On y retrouve des situations qui m'ont fait penser à certaines nouvelles de Maupassant. Ces nouvelles, il songera à la fin de sa vie à les publier sous le titre « piccolo mondo borghese », mais il n'en aura pas le temps, et ce sont ses enfants qui le feront. Elles sont aujourd'hui rassemblées dans *I racconti di nonno Baffi*, qui rassemble « piccolo mondo borghese » et d'autres recueils de pièces inédites.

Piccolo mondo borghese, c'est évidemment le pendant « civil » si l'on peut dire, du « piccolo mondo di Don Camillo », et du recueil qui va suivre, « don Camillo e il suo gregge ». Don Camillo et Peppone apparaissent également dans ces nouvelles, mais dans un cadre et une tonalité tout différents : alors que le petit monde de Don Camillo est consacré à la lutte souvent picaresque entre don Camillo et Peppone, et qu'on rit souvent en le lisant, il n'en est pas de même pour Piccolo mondo borghese, qui a une tonalité beaucoup plus dramatique. Et là aussi, la guerre est constamment présente en toile de fond. Par exemple dans cette nouvelle « residuati di Guerra », où un certain Milca vient voir don Camillo en plein désarroi : pendant la guerre, un officier allemand avait été logé dans la maison de Milca. Cet allemand, le sergent Fritz, s'était avéré un brave homme qui « faisait la guerre comme d'autres font magasinier ou comptable », et la cohabitation avait été plutôt bonne, jusqu'au jour où on avait retrouvé le sergent Fritz dans les eaux d'une rivière avec trois balles dans la tête. On en avait conclu qu'il avait été victime d'une patrouille de résistants. Après la guerre, sa veuve accompagnée de son jeune fils rendent visite à Milca, voulant porter des fleurs sur la tombe de son mari. Elle raconte toute sa détresse dans une Allemagne d'après-guerre totalement dévastée, Milca et sa

femme la reçoivent chaleureusement, et lui offrent l'hospitalité pendant une semaine. Puis chaque année à l'anniversaire de la mort de son mari, elle revient, se confondant en remerciements près de Milca et sa femme, pour leur gentillesse et leur bonté. Et Milca vient dire à don Camillo qu'il n'en peut plus, que dans quelques jours elle va arriver, et qu'il ne veut plus la voir. Il lui confesse alors que la réalité n'est pas celle qu'on croyait : Milca était en fait l'opérateur radio d'un groupe de résistants, et il avait été surpris par Fritz en pleine opération. Le sergent Fritz l'avait traité de traître, et avait amorcé un geste de la main vers la crosse de son pistolet. Milca l'avait alors tué de trois balles dans la tête. Tant que sa femme était là, Milca avait pu « vider son sac » auprès d'elle, mais maintenant que sa femme était morte, il ne pouvait plus supporter l'idée de recevoir l'amitié et les remerciements de l'allemande. Et voici la prière que don Camillo adresse alors au Christ de l'autel² : « *Jésus ! dans ce maudit pays il y a une dizaine de millier de personne qui ont assassiné une autre dizaine de millier d'autres personnes, et non seulement ils ne s'en repentent pas, mais ils s'en vantent, et ils veulent des médailles pour ces tueries, et ils veulent devenir députés, sénateurs, directeurs d'usines. Et ils veulent que l'on imprime leurs portraits sur les livres d'école ! Et voilà au contraire un malheureux qui a tué, oui, mais souffre depuis dix ans toutes les peines de l'enfer. Et on ne peut pas l'aider, on ne peut pas lui tendre la main...* ». Tout est dit, tout le fond de la pensée de Giovannino sur les hommes et la guerre. Bon, après on peut discuter la solution que trouve don Camillo, et qui est de marier Milca avec la belle allemande.

Dia 18

Cette prégnance de la guerre devient de plus en plus forte dans le second livre de la série : « don Camillo e il suo gregge ». On ne rit plus beaucoup, et on est souvent fortement ému. Comme par exemple dans cette nouvelle intitulée « les revenants », dont on vous a distribué une traduction.

Dia 19

En 1951, le petit monde de don Camillo est porté à l'écran, avec le succès que l'on sait, par Julien Duvivier. Cela ne se fait pas sans mal : Giovannino ne veut pas de Fernandel, à qui il trouve une « tête de cheval », ni de Gino Cervi, qu'il trouve trop beau pour incarner son Peppone. Il est même pressenti pour jouer lui-même le rôle de Peppone, mais selon sa fille, ses premiers essais d'acteur ne sont pas concluants : « ce n'était pas son métier, dit-elle, et puis il avait beaucoup trop à faire ». Il finit par accepter assez facilement Gino Cervi, puis Fernandel à contre-cœur. Il dira plus tard que Fernandel n'était pas « son » don Camillo, mais qu'il est tellement bon dans le film qu'il ne pourra plus rien écrire sur don Camillo sans que l'image de Fernandel ne s'impose. Le film est un immense succès. Ce tournage connaît des péripéties multiples : personne en Italie ne veut de ce film ! L'église n'apprécie pas l'image pour le moins non conventionnelle qu'il donne du prêtre don Camillo, les communistes sont furieux de l'image qu'il donne de leur parti, il y a des grèves, des manifestations qui font tout à fait écho aux grèves et manifestations tournées dans le film. Je pense d'ailleurs que ce rejet de tous les partis correspond bien à la réalité vécue par Giovannino : il est haï par ses ennemis, à qui il porte les coups politiques les plus durs, mais il ne bénéficie pas du soutien de ceux qui sont plus proches de lui politiquement : il est trop indépendant, sa parole est trop libre, et finalement, ce sont eux qui lui porteront finalement les coups les plus durs.

² P. 258

Giovannino s'installe avec sa petite famille à Roncole : l'appel de la Bassa a été le plus fort, et il fait le « pendolare » entre Roncole et Milan, où est son bureau de directeur du Candido. Dans la foulée paraît « don Camillo e il suo gregge » dont nous avons déjà parlé.

Dia 20

Il va même en 1953 se lancer dans l'agriculture, rachetant quelques terres pour les cultiver. Ce ne sera pas une réussite, et il devra bientôt abandonner, en parti à cause de la politique qui favorise les grandes exploitations au détriment des petits exploitants.

Dia 21

Sa maison de Roncole, il l'appelle « l'incompiuta » : l'« inachevée ». Ses talents de bricoleur et son esprit toujours en effervescence le conduisent en effet à y apporter sans cesse des modifications –Le restaurant « le Roncole », créé par Giovannino s'y trouve encore.

Dia 22

Tout semble aller plutôt bien pour Giovannino, malheureusement, son monde va basculer une nouvelle fois l'année suivante, en 1954, lors de ce qu'on a appelé « l'affaire du Ta-pum ». En janvier, Giovannino prend connaissance de deux lettres qui mettent gravement en cause Alcide de Gasperi, l'accusant en particulier d'avoir demandé aux américains de bombarder la banlieue de Rome et de procurer des armes aux partisans, et les publie. De Gasperi porte plainte, affirmant que ces lettres sont des faux, Giovannino n'en démord pas, persuadé du bien fondé de cette publication.

Dia 23

Il est condamné à douze mois de prison. Il refuse de faire amende honorable, et refuse même de faire appel ; il se drape dans sa dignité, et se laisse emprisonner sans demander ni grâce ni remise de peine. Comme par bravade. Pendant qu'il purge sa peine, de Gasperi meurt, et il dira de cet événement :

Me voilà, muet et solitaire, sur la rive du fleuve. Mais je n'attends pas que passe le cadavre de mon ennemi. Je ne considère personne comme mon ennemi. Personne n'est parvenu à susciter ma haine ! J'attends seulement que passe le cadavre d'une année perdue. Et si entre temps passe un autre cadavre, je ne m'en réjouis ni ne m'en tourmente.

Dia 24

Dans sa prison, il écrit le scénario du film « don Camillo e l'onorevole Peppone » (la grande bagarre de don Camillo). Entré le 26 mai 1954, il est mis en liberté conditionnelle le 4 juin 1955, et définitivement libre le 26 janvier 1956, et peut reprendre ses activités. Mais sa condamnation a laissé des traces, il peine à faire entendre sa voix. Sa fille assure même que, s'il n'avait pas eu à ce moment de soutien de l'étranger, la France en particulier où ses films font un tabac, il aurait pu mourir de faim, personne ne lui aurait donné un coup de main.

Il ouvre un petit café en 1957, auquel plus tard il adjoindra un petit restaurant. Il ne semble pas que ces établissements lui aient rapporté beaucoup. Mais c'était un de ses rêves, lui qui recherchait le contact entre les humains. Ce restaurant, tenu par son fils jusqu'en 1995, est toujours en activité, et d'expérience, je peux vous assurer qu'on y mange (et qu'on y boit) très bien, des choses simples, mais excellentes, dans une ambiance très conviviale. L'esprit de Giovannino est respecté.

Dia 25

Giovannino est amer, très amer, surtout qu'il reste persuadé –et ses enfants le sont encore- que les fameuses lettres étaient vraies, et qu'il a été condamné par un tribunal complètement partial. Il commence un nouveau recueil des aventures de don Camillo et Peppone : « il compagno don Camillo », littéralement « le Camarade don Camillo » (don Camillo à Moscou dans la traduction française).

Pour moi, et c'est une opinion toute personnelle, c'est le livre de trop. J'ai eu un mal fou à lire jusqu'au bout ces nouvelles, où l'anticommunisme de Giovannino est le plus fort... et le plus primaire ! La trame est assez simple : Peppone a pris du galon et est maintenant sénateur. Mais pour être communiste, on n'en est pas moins homme, il a pris sous un faux nom un billet de loterie et gagné une très grosse somme, dont il ne sait quoi faire pour ne pas se trahir : un sénateur communiste millionnaire, ça ne fait pas sérieux. Naturellement, Don Camillo lui a trouvé une solution... mais pour prix de ses services, il exige que Peppone l'emmène avec une délégation du Parti Communiste en URSS. Il se déguise en communiste bon teint, tenant des discours que ne renierait pas l'« Unità », en remontrant par son zèle à tous ses compagnons de voyage, et même au chef de la délégation... Mais il s'est confectionné un ensemble de gadgets à la James Bond : un livre des « pensées de Lénine » en français... qui s'avère être un bréviaire, un stylo dont le capuchon cache un petit crucifix, tout le nécessaire pour dire la messe soigneusement caché dans sa valise, etc... Et surtout, Don Camillo a mené une enquête approfondie sur ses compagnons... en subtilisant à Peppone le petit carnet où il avait noté tous les renseignements, même les plus indiscrets, sur les camarades participant à l'expédition ! Et à partir de ces renseignements, il va mener une opération de destruction systématique, se comportant d'une façon extrêmement perverse... exactement comme aurait pu le faire un sbire du KGB. Ce comportement finit par être très désagréable, par sa perversité, et par le fait que Giovannino ne prend aucune distance, et d'une certaine manière, justifie implicitement ce comportement de son héros, parce que c'est don Camillo, et que donc tout ce qu'il fait c'est pour le bien, le mal étant représenté par les communistes. Bref, j'ai eu une impression de malaise en lisant ce livre. Mais évidemment, c'est une opinion toute personnelle. Giovannino à cette époque est plein d'amertume, et cela transparait nettement dans sa préface à « il Compagno don Camillo », paru en 1963. Candido a disparu deux ans auparavant.

Dia 26

« Candido » n'existe plus, décédé en octobre 1961, à cause surtout du désintérêt total que les italiens du miracle économique et de l'ouverture à gauche ont pour tout ce qui sent l'anticommunisme. L'actuelle génération d'italiens est celle des droits, des objecteurs de conscience, des antinationalistes, des « negristi » (intraduisible), elle a grandi à l'école de la corruption politique, du cinéma néoréaliste, et de la littérature socio-sexuelle de gauche... Plus qu'une génération, c'est une dégénération.

Giovannino qui commence à avoir de sérieux ennuis de santé, en plus, collabore à plusieurs journaux, tente une expérience cinématographique avec un film, « la rabbia » dont la première partie est écrite par Pasolini, et la seconde par lui-même. Film qui n'aura aucun succès.

Dia 27

Mais il n'y a pas que la politique qui le déçoit : l'Église même, à laquelle il est tellement attaché, subit une profonde mutation. Le pape Jean XXIII a été élu en 1959, et a entrepris une vaste réforme

qui trouve son aboutissement lors du concile de Vatican II. Giovannino est déchiré entre cette effervescence qu'il perçoit dans l'église et qui va tout à fait dans le sens de ses valeurs propres, et la souffrance de voir abandonnées les traditions auxquelles il est manifestement particulièrement attaché (la messe en latin par exemple). Comme tous les Italiens, il a dû être séduit par ce pape si modeste, si proche, qui bouscule les lourdeurs vaticanes. Il aurait même, paraît-il, été pressenti par ce même pape, pour participer à l'élaboration du nouveau catéchisme. Ce dont il ne se serait pas estimé digne. Dans une récente émission de « la marche de l'histoire », sur France Inter, et qui concernait précisément Jean XXIII, l'historienne invitée précisait que son désir était précisément de s'appuyer sur la tradition de l'église, une tradition à laquelle il était profondément attaché, pour l'ouvrir sur le monde. J'ai tout de suite pensé à Giovannino en entendant cela. Mais l'arrivée du beaucoup plus rigoriste Paul VI a brisé le charme, et les bouleversements qui surviennent dans les traditions de l'Eglise troublent beaucoup Giovannino.

Il se sent vieillir, d'autant plus que sa santé lui donne du souci, au point qu'il doit quitter sa chère Bassa pour s'exiler avec Ennia à Cademario, en Suisse. Et c'est là qu'il écrit entre autres une aimable fable, « la calda estate del pestifero », « l'été torride du pestiféré » dont je dirai un mot tout à l'heure, et la dernière série des aventures de don Camillo, « don Camillo e don Chichi » (« don Camillo et les jeunes d'aujourd'hui »), à laquelle il donne aussi parfois le titre : « don Camillo e la ragazza yé-yé ».

Dia 28

De mon point de vue, toujours très partial, évidemment, ce dernier don Camillo rachète le précédent, et surtout, il reflète très exactement le dilemme dans lequel se débat Giovannino sur la fin de sa vie. Et de plus, il renoue avec l'humour ravageur des premiers don Camillo.

Don Camillo et Peppone ont vieilli. Et s'ils échangent toujours des propos parfois peu amènes, on sent bien que le cœur n'y est plus, et que l'amitié et l'estime réciproque sont les plus forts. Et puis, ils vont se trouver partager les mêmes ennuis.

Peppone s'est quelque peu embourgeoisé, il a transformé son vieux garage en un magasin où l'on vend tout ce qui est à la mode : voitures, machines à laver, télévision... Et arrivent dans le pays une nouvelle pharmacienne et son mari, le nouveau médecin... communistes bon teint qui n'ont qu'une idée ; détrôner le vieux Peppone de la tête de la section locale. De plus, le dernier fils de Peppone, Michele, surnommé Veleno, un costaud comme son père, fait les quatre cent coups avec sa bande.

Don Camillo, en raison de son âge, soi-disant, s'est vu adjoindre un jeune prêtre, don Chichi, dynamique et très engagé dans la réforme de l'Eglise après Vatican II. Don Camillo n'est pas dupe, il sait que son « passéisme » n'est pas très bien vu à l'évêché, et que Don Chichi est en fait là pour le contrôler et à terme le pousser vers la sortie. Et ce n'est pas tout. Voilà que lui débarque sur les bras une nièce, Elizabetta de son nom de baptême, mais que tous ses copains appellent « Cat », diminutif de « Caterpillar », ce qui en dit long sur le caractère de la demoiselle. Elle est elle aussi à la tête d'une bande de garçons de la ville, les « Scorpions », dont le chef, Ringo, est l'ennemi juré de Veleno, et le village va devenir le champ de bataille entre les deux bandes. Don Camillo et Peppone emploient toutes leurs forces à calmer les choses, et ce n'est pas une mince affaire. Le village est secoué par pas mal d'évènement plus ou moins violents. Mais progressivement, Cat, tout en gardant vis-à-vis de son oncle une attitude très provocante, évolue, elle prend ses distances avec sa bande, elle se forme,

trouve un travail... et discute longuement avec don Chichi dont elle partage les idées, en grande partie pour faire enrager son oncle. Michele, lui, s'est engagé dans l'armée, et ce qui devait arriver arrive : après s'être copieusement affrontés, Cat et Michele « Veleno » décident de se marier. Evidemment, la question se pose : mariage à l'église ou pas ? Et naturellement cela donne lieu à de belles passes d'armes entre don Camillo, Peppone et les deux jeunes gens. Cat, qui a pris des cours de parachutisme, pour être à la hauteur de son para de Michele, assure même qu'ils vont se marier au cours d'une descente en parachute, et que don Chichi prend lui aussi des cours de parachutisme pour pouvoir célébrer le mariage. Bien sûr, c'est don Camillo qui finira par marier sa terrible nièce et le non moins terrible fils de Peppone. Un couple qui promet d'être assez agité, puisque le jour du mariage, suite à des échanges de vue assez vifs, Cat arbore un superbe œil au beurre noir, et Michele de profondes griffures sur le visage. Mais ils se marient, dans l'église de don Camillo qui célèbre, sous l'œil attentif de Peppone et des siens. Quant à don Chichi, qui s'est effectivement inscrit à un cours de parachutisme, il effectue son premier saut au moment même de la cérémonie... Un premier saut pas très réussi, puisque son parachute se prend dans un peuplier, et que c'est de là, accroché à son arbre, qu'il voit passer le cortège.

Dia 29

Voilà pour l'aspect anecdotique et burlesque. Pourtant, on ne peut réduire à cela cette série de nouvelles. La guerre est toujours présente, 20 ans après. Le retour au pays d'un ancien maquisard, le « Boia », peu recommandable, qui a tué beaucoup de gens et a été condamné pour cela, mais qui vient d'être amnistié, provoque un certain émoi, et même un moment dramatique lorsque sa grand-mère révèle à Cat que c'est lui qui a tué son père. Don Camillo et Peppone auront toutes les peines du monde, avec l'aide de Veleno, à empêcher Cat de tuer le Boia. Le Boia s'en tire, mais Veleno lui administre la correction qu'il mérite.

Dia 30

Et surtout, il y a tout au long de ces épisodes une réflexion de Giovannino sur lui-même, sur sa conception de la religion, son traditionalisme, sur l'évolution de ce monde matérialiste qui le désole. Et cette réflexion est pleine de clairvoyance : bien sûr, don Camillo, à qui il s'identifie toujours à l'évidence, finit toujours par gagner, parce que malgré ses défauts –et le Christ à nouveau ne manque pas de les lui rappeler- il connaît l'humanité, en profondeur, et sait jouer sur les sentiments, mais aussi les besoins spirituels des gens. Il ne récusé pas pour autant tout ce que peuvent dire don Chichi et Cat. Jamais le discours théologique de don Chichi –et qui est le reflet exact de ce qui se disait juste après de Vatican II – n'est ridiculisé. Ce qui est tourné en dérision, c'est son « modernisme » forcené, qui conduit parfois à des catastrophes. Giovannino, me semble-t-il, a une certaine fascination pour certains aspects de l'évolution de l'église, qui va dans le sens de ses valeurs. Mais d'une part il perçoit les limites de certains comportements « modernes », et son attachement aux traditions est finalement toujours le plus fort.

Quant à Cat et Veleno, don Camillo/Giovannino retrouve certainement en eux beaucoup des élans et des révoltes qu'il a pu connaître lui-même étant adolescent.

Dia 31

Un dernier mot sur un des ses derniers écrits, « la calda estate del pestifero », « l'été torride du pestiféré ».

Cette fable raconte l'histoire d'une bande de gamins, un peu abandonnés à eux-mêmes par des parents surchargés de travail, la plupart habitant dans une triste banlieue, seul l'un d'entre eux est d'un autre milieu, plus aisé, mais se sentant tout aussi abandonné, il suit la bande. Ils se sont créés une espèce de tanière dans un chantier abandonné, mais cet été là, il fait tellement chaud qu'ils décident de partir à la campagne chercher un peu de fraîcheur. Ils tombent dans une propriété abandonnée, où après pas mal de péripéties, ils se retrouvent à dormir dans la luxueuse maison principale de la villa. Ils y sont témoins d'un vol de tableaux. Ils retrouvent le propriétaire, l'avertissent, lui permettent de retrouver ses voleurs (ses propres neveux) et ses tableaux.

Cet homme, riche mais marqué par la vie, leur raconte sa triste histoire, et les invite à passer avec lui le reste des vacances. C'est un peu la métaphore des gamins pauvres, débrouillards et honnêtes, qui ne prennent que ce dont ils ont besoin, et respectent le reste, face à des nantis qui en veulent toujours plus. La fable se termine sur une réflexion concernant la société de consommation, véritable testament de Giovannino, où les actuels partisans de la « décroissance » pourraient se reconnaître.

Beaucoup de ces textes –en particulier « la calda estate del pestifero »- ne seront édités qu'après la mort de l'auteur. L'heure de gloire de Giovannino est décidément passée, les Italiens ne se retrouvent plus dans ses conceptions politiques et religieuses, et ils sont tournés vers l'avenir. Sans doute, en Italie comme en France à ce tournant des années soixante-dix, l'heure n'est pas au retour nostalgique sur un passé plus ou moins mythifié. Les Italiens n'ont pas connu « mai 68 », mais dans toute l'Europe, on retrouve un peu le même phénomène, même s'il ne prend pas un tour aussi radical qu'en France.

Dia 28

Giovannino meurt à Cervia, dans la province de Ravenne, le 22 juin 1968. Lui qui était tellement attaché à la Bassa et au Po meurt d'un infarctus, précisément là où le grand fleuve termine sa course : dans le delta du Po. Né sous le signe du drapeau rouge, c'est le drapeau royal, celui-là même que la vieille institutrice du « petit monde de don Camillo » avait exigé pour son enterrement, qui recouvrira son cercueil. Dans la gazette de Parme, Baldassare Molossi écrit, en forme d'épithaphe, l'article suivant :

L'Italie mesquine et vile, l'« Italie provisoire » comme Guareschi la définissait avec une amère intuition en 1947, nous a donné l'exacte mesure des limites extrêmes de son insensibilité morale et de sa petitesse spirituelle.

Giovannino Guareschi est l'auteur italien le plus lu dans le monde, et traduit en toutes les langues, avec des chiffres de tirage champions. Mais l'Italie officielle l'a ignoré. S'ils occupent toujours leur fauteuil, beaucoup de nos actuels gouvernements le doivent pourtant en partie à Guareschi et à son vaillant combat de 1948, et aujourd'hui aucun n'a bougé. Aucun n'a donné signe de vie. (...) Giovannino Guareschi repose désormais dans le cimetière des hommes de bien. C'est un lieu où il n'y a pas foule. Nous l'avons compris hier, quand nous nous comptions entre vieux amis des années de jeunesse plus quelques journalistes, sur les doigts des deux mains.

Les enfants de Giovannino ont beaucoup fait pour maintenir vivante la mémoire de Giovannino, aidés du « *club des ventitre* », le « club des vingt trois ».

Dia 31

Voilà. Il y aurait beaucoup à dire encore, sur cet homme dont on peut contester les opinions, mais dont les analyses tant des événements politiques que de l'évolution de la société restent très perspicaces. Son engagement politique peut être discuté. La qualité du regard qu'il porte sur les gens et les choses en tous cas m'a séduit par sa profonde humanité, et j'espère vous avoir donné l'envie de lire quelques-uns de ses livres que nous, en France, ne connaissons guère. Bien sûr, pour beaucoup, il faut les lire en Italien... Mais cela ne fera pas peur, j'en suis sûr, aux honorables membres de la Dante Alighieri !